

## La sécheresse dans la moelle de ses os

Amélie Panneton

Number 158, Summer 2018

(filles, soeurs et complices de ceux qui vont pieds nus à l'envers de la vie)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88661ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Panneton, A. (2018). La sécheresse dans la moelle de ses os. *Moebius*, (158), 77–87.

LA SÉCHERESSE  
DANS LA MOËLLE  
DE SES OS

Amélie Panneton

Je me souviens des kirs royaux dans les coupes de cristal, lourdes et délicates, de leurs bulles et de la crème de cassis assoupie dans ce creux qui rejoint le pied du verre. *On the pleasant shore of the French Riviera, about half way between Marseilles and the Italian border, stands a large, proud, rose-colored hotel.* C'est la première phrase du livre et elle s'agence parfaitement à l'heure de l'apéro chez mes grands-parents, à la lumière qui traversait le voilage pour effleurer les meubles en tek et les grands titres de la *Montreal Gazette*. Le cendrier doré que personne n'utilisait plus. Le tapis épais qui amortissait les aspérités de la conversation. Et ma grand-mère dans son chandail en cachemire et ses *r* roulés, les chevilles croisées, fière comme un hôtel rose sur la Côte d'Azur.

On l'appelait *Nanny* parce que c'est comme ça que ses enfants avaient appelé sa mère à elle, une Écossaise mariée à un Gaspésien. Je trouvais que c'était plus beau que *Grand-maman*. Elle avait des taches de rousseur partout, la peau diaphane et les pommettes hautes, de beaux

cheveux blancs en nuage autour de la tête. Elle méritait certainement mieux comme nom que les *Mémère* ordinaires de mes amies: deux syllabes nasillardes, aussi agréables qu'une paire d'ongles écorchant le tableau d'une salle de classe.

Le kir royal dans le salon date de l'époque où mon grand-père était vivant. Nanny a quitté cet appartement en juin 2017. Le mois d'avant, elle avait fait le tri de ses possessions. J'ai pris un des romans qu'elle a laissés derrière: *Tender Is the Night*, de F. Scott Fitzgerald. Je l'ai ouvert seulement après sa mort, en janvier 2018. Les pages avaient encore l'odeur, riche et florale, de la Pond's Cold Cream. J'aurais aimé que le bout de mes doigts puisse retenir ce parfum.

...

*Tender Is the Night* commence au milieu des années vingt, sur une plage de la Riviera française. Près de l'hôtel rose, Dick et Nicole Diver mènent une vie de riches expatriés américains, en plein le genre de personnages qu'on mettrait dans un roman de Fitzgerald s'ils n'y étaient pas déjà: une grande villa louée en basse saison; un cercle d'amis disparates, qui sont surtout étrangers; des excursions en voiture le long de la côte et des soirées qui se terminent le matin; un fond de mélancolie doré par le soleil. Ils sont très beaux et très élégants, ils ont deux enfants. Dick exerce la psychiatrie en Suisse, mais leur fortune vient de Nicole: héritière d'un industriel de Chicago, elle a tellement d'argent qu'elle a pu acheter à elle seule la clinique dans laquelle Dick travaille. Ensemble, ils embaument le glamour.

C'est ce que croit Rosemary Hoyt. Étoile montante du cinéma américain, elle voyage en Europe avec sa mère. C'est au travers de sa lorgnette qu'on découvre le couple et leur vie sur la Côte d'Azur. Elle rencontre les Diver sur la plage, dans les premières pages du livre; presque immédiatement, ils ont pour elle le charme des grandes personnes, un raffinement, une chaleur qui la captive. Fascinée par Nicole, bientôt amoureuse de Dick, Rosemary veut se glisser dans leur vie. Elle part pour Paris avec eux, où l'image qu'elle a de Nicole s'effrite bientôt. À la suite d'une étrange série d'événements qui culminent avec un imbroglio raciste et un cadavre sur un lit de chambre d'hôtel, Rosemary rassemble les indices que Fitzgerald a jusque-là dispersés dans le récit et comprend que le couple Diver cache un sombre secret: Nicole est folle. Rosemary la surprend en pleine crise, terrée dans la salle de bain de la suite du couple. La jeune actrice a tellement peur qu'elle n'ose même plus monter toute seule à sa chambre d'hôtel, ne serait-ce que pour y récupérer son chapeau.

...

Après la mort de sa mère, ma grand-mère est tombée en dépression; comme ça ne se faisait pas à l'époque, elle est plutôt devenue alcoolique. Elle l'est restée pendant vingt ans.

Mais quand j'étais petite, c'était déjà passé, elle n'avait plus de problème avec l'alcool. Buvait son kir royal presque sans y penser et oubliait de le terminer.

...

J'entre dans *Tender Is the Night* avec l'impression de lire par-dessus l'épaule de ma grand-mère. Les mots se dédoublent : ceux que je comprends au travers de mon propre filtre et ceux qui ont été imprégnés de crème Pond's. La texture du roman se complique. En essayant de deviner comment ma grand-mère les a lues, je crée des nœuds dans les phrases. Je bute contre elles, je les ressasse jusqu'à ce que je puisse imaginer Nanny très droite sur son divan fleuri, toussotant la fumée de sa cigarette. Ma lecture comme du papier sablé, peut-être, élimine ces passages jusqu'à percer la surface des pages. Traverser le papier pour me venger du texte. Trouer ce qui me frustre, tant pour moi-même que pour Nanny.

Par exemple, Fitzgerald qui dit de Rosemary : *Like most women she liked to be told how she should feel, and she liked Dick's telling her which things were ludicrous and which things were sad.*

Ce qui me semble le plus *ludicrous*, le plus insensé, c'est de penser qu'il n'y a que les femmes qui ont de la difficulté à tracer une frontière nette entre le ridicule et le triste. Et, bien sûr, qu'elles aient besoin que d'autres départagent à leur place ce qui entre dans l'une et l'autre de ces catégories ; que leurs mots à elles soient tellement insuffisants qu'elles se voient forcées d'emprunter ceux des hommes.

...

Dans la deuxième partie du roman, qui commence après la crise de Nicole dans une salle de bain parisienne, Fitzgerald remonte quelques années en arrière, durant la Première Guerre mondiale. Dick Diver est en Suisse, il y termine ses études en psychiatrie. Juste avant de par-

tir combattre en France, il rencontre Nicole alors qu'elle est internée dans un établissement de Zurich. *A beautiful shell*, se dit-il, une belle coquille avec un diagnostic de schizophrénie. Elle lui écrit des lettres troublantes pendant qu'il est au front, mais, quand Dick revient en Suisse, elle a pris du mieux. Nicole quitte l'hôpital psychiatrique. Elle est charmante, un peu déboussolée par la vie qu'elle découvre. Elle reste très attachée à Dick.

Ce n'est pas qu'il tombe éperdument amoureux d'elle : c'est qu'il ressent le besoin de la préserver de la malice du monde. Elle est fragile et riche. Dick se convainc que s'il ne l'épouse pas, quelqu'un de plus malintentionné que lui le fera.

Leur mariage s'embrouille dans les pages qui suivent. Après une période d'accalmie, la santé mentale de Nicole redevient précaire. Dick dépend de plus en plus d'elle et de sa fortune pour mener à bien ses projets ; elle dépend de plus en plus de lui pour ne pas être submergée par le quotidien, les enfants. Des couches successives de ressentiment se déposent sur leur vie. Quand les Diver rencontrent Rosemary, on doit comprendre que Nicole est un fardeau pour Dick. S'il passe le reste du roman à courir un peu mollement après la jeune actrice, semble nous dire Fitzgerald, c'est parce que d'être avec Nicole l'a toujours empêché de se réaliser. Dick a gaspillé son potentiel ? Il s'est gangrené de l'intérieur ? La faute à Nicole. Le roman s'attache à cette explication et n'en propose pas d'autres. Nicole est cette chose magnifique mais faiblarde qui se pend à votre cou ; pourquoi se surprendre qu'elle finisse par écraser votre trachée ? Devenu exécration et alcoolique, Dick ne cherche même plus à réparer sa relation avec elle : *better to continue with the cracked echo of an old truth in*

*the ears*. Nicole en est quitte pour se trouver un deuxième mari.

...

Nanny a eu mon père sur le tard, un accident. Elle habitait à La Tuque, où elle ne connaissait personne. Mon grand-père était entrepreneur électricien, il avait sa petite compagnie, prenait le train jusqu'à Parent pour passer le filage dans les camps de bûcherons. Ils avaient déjà deux enfants, un garçon et une fille. Ça allait bien jusqu'à ce que ça n'aille plus, que mon grand-père fasse faillite après que sa secrétaire lui a volé une très grosse somme d'argent. Il a refusé de la dénoncer aux autorités. De ça, Nanny ne m'a jamais parlé.

Elle m'a raconté très peu de choses sur sa vie adulte. Ce que je connais le mieux d'elle, c'est son enfance et son adolescence. Anglophone de Cap-de-la-Madeleine, elle enjambait tous les jours la Saint-Maurice pour étudier à Trois-Rivières. Elle avait une sœur et trois frères, dont deux qui sont morts avant ma naissance. Ceux-là avaient des prénoms merveilleusement évocateurs : Dari et Saint-Georges. Saint-Georges comme celui qui terrasse le dragon, bien sûr, mais Dari ? Le dari, je l'ai appris il n'y pas très longtemps, est une variante du persan qu'on parle en Afghanistan et en Iran. C'était la langue des califes samanides, il y a plus de mille ans.

L'avion de Dari a disparu quelque part au-dessus de l'Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale. Tout ce que je sais de Saint-Georges, c'est qu'à la fin de sa vie il avait perdu ses cheveux, ses sourcils et ses cils.

Nanny aimait parler de ses quatre grandes amies d'enfance et de leurs excursions en canot, des paquets qu'elle préparait avec sa mère pour les soldats partis à la guerre, de son père qui fumait la pipe et qu'elle appelait *Pôpa* avec un accent anglais. Elle ne m'a rien dit de ses premières années de mariage, encore moins de ce qui s'est passé après la faillite à La Tuque, quand mon grand-père et elle sont déménagés en vitesse à Montréal. Sa mère est morte. Ses enfants ont grandi. Elle ne m'a pas raconté d'histoires sur eux. Je ne sais pas comment était mon père quand il était petit.

Dans *Tender Is the Night*, les enfants demeurent à l'arrière-plan. Ils servent à donner du relief à certains des pires moments du couple : lors d'une sortie qui tourne mal, Nicole les laisse avec Dick, qui les abandonne lui-même à une paire de vendeuses derrière leur kiosque pour essayer de rattraper sa femme. Je ne sais pas quelle texture les enfants de ma grand-mère ont donnée à ses années d'alcoolisme. Est-ce que Nanny ne m'a jamais parlé de cette époque parce que se la rappeler était trop pénible ? Ou parce qu'elle a tellement bu qu'elle l'a oubliée ?

Je sais que mon père est parti de chez lui aussi tôt que possible. De ça, il ne m'a jamais parlé.

Nanny à l'hôpital, à la fin, en parlant de sa famille : *je vous ai haïs*. Elle l'a répété quatre fois. Plus tard, tout le monde a tenté de se convaincre : *je vous ai pas haïs*, c'est ce qu'on voulait avoir entendu.

L'ironie qu'on l'ait toujours appelée Nanny, comme si elle avait été nounou dans l'âme.

...



*Est-ce que j'ai le droit d'écrire ça?* est souvent revenu gratter l'intérieur de mes tempes, durant l'écriture de ce texte. Une paire d'ongles, index et majeur; les syllabes nasillardes d'une question stupide. Si je me la pose, est-ce que c'est seulement pour retarder le moment où je devrai accepter la réponse?

...

Comment est-ce qu'on peut passer vingt ans sans parler de sa dépression? En s'imaginant comment les autres la recevraient, peut-être: Rosemary qui, après avoir été témoin de la crise de Nicole, a si peur de la folie qu'elle n'ose pas l'approcher sans escorte. Une réaction à la fois triste et ridicule.

...

L'édition de *Tender Is the Night* qu'avait ma grand-mère date de 1962. Sur la couverture, le titre du roman flotte au-dessus des sourcils froncés d'un homme, dont le visage est à l'avant-plan. Derrière lui, une femme triste.

*It was awful that such a fine tower should not be erected, only suspended, suspended from him. Up to a point that was right: men were for that, beam and idea, girder and logarithm; but somehow Dick and Nicole had become one and equal, not opposite and complementary; she was Dick too, the drought in the marrow of his bones. He could not watch her disintegrations without participating in them.*

Le problème, selon Dick, ce n'est pas qu'il doive soutenir Nicole, représenter à la fois la poutre et [l]'idée; c'est plutôt

qu'ils se soient fondus l'un dans l'autre. Maintenant que Nicole s'est glissée en lui, sa détresse est incontournable. Il est coincé. Que Nicole *soit elle aussi Dick*, sans que Dick soit aussi Nicole, est révélateur : elle est une excroissance contaminée, rattachée au corps par des filaments coriaces. Belle, *a fine tower*, mais encombrante.

À cela s'ajoutent les conséquences d'avoir épousé une riche héritière : puisque Nicole détient l'argent qui permet de subvenir aux besoins de la famille, Dick se voit relégué au rôle d'aidant naturel. Il s'assure que Nicole a accès à des soins, organise leurs déplacements, gère la maisonnée, embauche et renvoie les domestiques. Un travail ingrat que presque personne ne voit. Un rôle habituellement joué par une femme.

L'empathie a ses limites quand on lit par-dessus l'épaule de quelqu'un d'autre. Je pense à ma grand-mère qui déménage sa famille de La Tuque à Montréal, parce qu'il faut que mon grand-père puisse recommencer sa vie ailleurs. J'ai envie d'être de mauvaise foi. Je ne veux pas comprendre Dick. Je ne suis pas intéressée par l'histoire qu'il se raconte, celle où les difficultés de Nicole engloutissent son potentiel et le contraignent à errer sans véritable but, sauf peut-être celui de se rafraîchir auprès d'une jeune actrice américaine. Je pense à ma grand-mère, à la femme triste de la couverture, à *la sécheresse dans la moelle de ses os*. C'est absurde que Nicole soit, dans le roman, celle qui a gâché la vie de son mari. Je ne veux pas me mettre dans les souliers de Dick ; je veux que Nicole et Nanny ne soient coupables de rien, sauf de ne pas avoir bien su comment vivre avec des douleurs plus grandes qu'elles. Je veux qu'il y ait, de l'autre côté des pages perforées par ma lecture au papier sablé, un espace où elles nomment ce qu'elles sont sans emprunter les mots de qui que ce soit.

...

C'est une lecture dans laquelle j'avance en prenant soin (peut-être trop?) de poser mes pieds dans les traces de ma grand-mère ou, pire, dans celles que je m'imagine qu'elle a laissées. En 1962, est-ce que sa mère était déjà morte? Est-ce que je n'aplanis pas sa vie en la réduisant à sa dépression, à l'alcool, à un enfant-accident sur le tard et à un mari courailleux? Elle a gardé le roman de Fitzgerald jusqu'à la fin de sa vie. Est-ce que je ne m'indigne pas pour rien, est-ce que *Tender Is the Night* n'était pas plutôt un livre qu'elle aimait, est-ce qu'elle ne croyait pas sincèrement que *most women liked to be told how they should feel*?

Elle aimait l'opéra et les romans de Jane Austen, les grosses biographies, la porcelaine anglaise; elle prenait soin de son argenterie et lisait le journal du début à la fin; elle fixait des boucles d'oreilles à clip sur ses lobes jamais percés et portait de drôles de broches en forme d'animaux, que mon grand-père s'était longtemps obstiné à lui offrir. Elle était snob et lumineuse. Elle a fait une dépression qui a duré vingt ans et a beaucoup bu. Est-ce que je l'associe à Nicole alors qu'elle-même se serait plutôt identifiée, spontanément, à Dick? Est-ce que les circonstances l'ont empêchée de devenir la personne qu'elle croyait être? Est-ce qu'elle a été surprise et déçue, à la fin, d'avoir parcouru un chemin aussi étroit?

Je pourrais dire que c'est son absence, sa mort qui rendent les questions insolubles, mais c'est faux. Même si elle était encore vivante, je ne lui demanderais rien. Je voudrais la préserver du regard que je porte ici sur elle; je sais qu'elle était trop orgueilleuse pour bien vivre avec ce qu'elle aurait pris pour de la pitié.

...

Le deuil s'égraine en une série de questions. Parmi elles, celle-ci : avais-tu besoin, toi, qu'on te montre où se termine la tristesse, où commence le ridicule ?

...

Nicole trouve l'amour, et peut-être une sortie de secours, auprès d'un ancien mercenaire. Dick retourne vivre aux États-Unis. On perd sa trace.

Quand je termine enfin le roman, il ne sent plus que le vieux livre. La colle qui s'est empoussiérée, le papier sec. Rien qui ne puisse pénétrer la peau.

...

F. Scott FITZGERALD, *Tender Is the Night*, Charles Scribner's Sons, 1962 [1933], 315 pages.